

« Des Sauvages, ou Voyage, mai 1603 ». **Texte fondateur des premiers échanges** **à Tadoussac entre les Français et les** **Premières Nations du bassin du St-Laurent**

Par **Samuel de Champlain**

NDLR. De 1599-1601, le jeune Samuel Champlain¹ est assigné par le roi Henri IV pour une mission d'espionnage en Nouvelle-Espagne (Antilles)². S'opposant à ce qu'il avait vu du traitement des Indiens par les Espagnols, dont il méprisait les visées, « il s'est montré un observateur très attentif, et ce qu'il a vu a marqué profondément sa pensée. Le séjour de Champlain en Nouvelle-Espagne a influencé durablement sa carrière en Nouvelle-France. Il en est ressorti avec l'idée nouvelle d'un empire où Indiens et Européens pourraient vivre ensemble dans un esprit différent. »³ Ainsi le mot « Sauvages », avec un S majuscule et au pluriel, a beaucoup changé dans sa définition, dans sa connotation et dans sa perception au cours des siècles. On voit ici, dans ce magnifique texte aux origines du lien entre Français et Autochtones, tout le respect que Champlain avait pour ces peuples de la forêt, acception d'origine du mot « Sauvages ».

En mars 1603, avec le Capitaine François Gravé, sieur du Pont (de Saint-Malo), Champlain embarque pour une mission « d'observateur » sur le vaisseau la Bonne Renommée pour la première fois en direction de « la rivière de Canada » pour une expédition ayant deux objectifs : le commerce et l'exploration. À leur bord, deux jeunes Montagnais, « des hommes de rang de leur pays » selon Champlain, qui reviennent chez eux après un an passé en Europe⁴.

Pont-Gravé, lors de son dernier voyage au Canada, avait persuadé les Anciens de leur nation de les envoyer en France pour qu'ils puissent voir le pays et en apprendre la langue. À leur retour en Amérique, ils pourraient ainsi servir

d'interprète et de médiateurs entre les deux cultures. Leur séjour en France avait été d'un grand succès. Ils avaient été invités à la cour, où ils avaient été présentés au roi, qui leur avait témoigné sa bonté et son amitié. Les grandes maisons de France leur avaient ouvert leurs portes, et ils avaient été reçus comme des 'princes indiens'. Ils s'étaient ainsi fait une haute idée du peuple de France et conservaient un beau souvenir de leur réception, chose qui allait revêtir une grande importance pour l'histoire du Canada.⁵

Le lendemain de leur arrivée à Tadoussac le 26 mai, les hasards de l'histoire ont voulu que des centaines d'Indiens se rassemblent sur l'autre rive du Saguenay. Ils bâtissent leur campement d'été en tente d'écorces. « C'était une assemblée monstre. Champlain compta au moins deux cents grands canots et calcula qu'il y avait au moins un millier d'Indiens présents. Ils étaient de plusieurs nations. Parmi eux, il avait plusieurs groupes de Montagnais, qui se nomment aujourd'hui Innus [NDLR. ou Ilnus, selon leur provenance] (à ne pas confondre avec les Inuits, au nord). Les hôtes étaient des Montagnais de Tadoussac qui vivaient non loin de là. [...] Il y avait aussi des nations algonquines de la rivière des Outaouais, dans le lointain nord-ouest, et des Etchemins. [...] Ces nations s'étaient réunies pour fêter leur victoire sur l'ennemi commun, l'Iroquois. » « Champlain et Pont-Gravé agirent sans tarder. Les deux hommes, accompagnés de leurs deux interprètes montagnais, prirent une chaloupe, traversèrent le Saguenay battu par les vents et se rendirent au vaste campement indien. » « Ils n'avaient pas d'armes à feu, fait qui dénotait encore une fois une approche différente. » « Pont-Gravé, Champlain et les jeunes Montagnais furent conduits à un chef qu'ils appelèrent Anadabijou. Ils le trouvèrent dans une grande cabane d'écorce qui mesurait entre soixante-dix et quatre-vingts pas de long, faisant tabagie (mot 'qui veut dire festin', dit Champlain) avec 'quelques quatre-vingts ou cent de ses compagnons'. Champlain dit que ces chefs étaient des sagamos et qu'Anadabijou des Montagnais de Tadoussac était le 'grand sagamo'. »⁶

« Samuel Champlain, Premiers récits de voyages ». 2009.
(transposition par Mathieu d'Avignon)
suivi d'un extrait de la version originale en ancien français.

*Bonne réception faite aux Français par le grand sagamo des sauvages
de Canada, leurs festins et danses, la guerre qu'ils ont avec
les Iroquois, la façon et de quoi sont faits leurs canots et cabanes.
Avec la description de la pointe Saint-Mathieu.*

Le 27^e jour [de mai], nous fûmes trouver les sauvages à la pointe Saint-Mathieu, qui est à une lieue de Tadoussac, avec les deux sauvages que mena le sieur [François Gravé] du Pont⁴, pour faire le rapport de ce qu'ils avaient vu en France et de la bonne réception que leur avait faite le roi. Ayant mis pied à terre, nous fûmes à la cabane de leur grand sagamo⁵, qui s'appelle Anadabijou⁶, où nous le trouvâmes avec quelque quatre-vingts ou cent de ses compagnons qui faisaient tabagie (qui veut dire festin)⁷, lequel nous reçut fort bien selon la coutume du pays et nous fit asseoir auprès de lui et de tous les sauvages arrangés les uns auprès des autres des deux côtés de ladite cabane. L'un des sauvages que nous avions [em]menés commença à faire sa harangue de la bonne réception que leur avait faite le roi et le bon traitement qu'ils avaient reçu en France. Et qu'ils s'assurassent que sa dite Majesté leur voulait du bien et désirait peupler leur terre, et faire la paix avec leurs ennemis, qui sont les

Iroquois⁸, ou leur envoyer des forces pour les vaincre. En leur contant aussi les beaux châteaux, palais, maisons et peuples qu'ils avaient vus, et notre façon de vivre. Il fut entendu avec un silence si grand qu'il ne se peut dire de plus. Or, après qu'il eut achevé sa harangue, ledit grand sagamo Anadabijou l'ayant attentivement ouï commença à prendre du pétun et en donner audit sieur du Pont-Gravé de Saint-Malo, à moi et à quelques autres sagamos qui étaient auprès de lui. Ayant bien pétuné, il commença à faire sa harangue à tous, parlant posément, s'arrêtant quelques fois un peu, et puis reprenait sa parole en leur disant que véritablement ils devaient être fort contents d'avoir sa dite Majesté pour grand ami. Ils répondirent tous d'une voix: «Ho, ho, ho», qui est à dire oui, oui. Lui, continuant toujours sa dite harangue, dit qu'il était fort aise que sa dite Majesté peuplât leur terre et fit la guerre à leurs ennemis, qu'il n'y avait aucune nation au monde à qui ils voulussent plus de bien qu'aux Français. Enfin il leur fit entendre à tous le bien et l'utilité qu'ils pourraient recevoir de sa dite Majesté⁹.

Après qu'il eut achevé sa harangue, nous sortîmes de sa cabane et eux commencèrent à faire leur tabagie ou festin, qu'ils font avec des chairs d'original [«orignac»], qui est comme [de] bœuf, d'ours, de loup marin et [de] castor, qui sont les viandes les plus ordinaires qu'ils ont, et du gibier en quantité. Ils avaient huit ou dix chaudières pleines de viandes au milieu de ladite cabane et [elles] étaient éloignées les unes des autres quelque six pas, et chacune a son feu.

Ils sont assis des deux côtés, comme j'ai dit ci-dessus, avec chacun son écuelle d'écorce d'arbre. Et lorsque la viande est cuite, il y en a un qui fait les partages à chacun dans lesdites écuelles, où ils mangent fort salement, car, quand ils ont les mains grasses, ils les frottent à leurs cheveux ou bien au poil de leurs chiens, dont ils ont quantité pour la chasse. Premier que leur viande fut cuite, il y en eut un qui se leva et prit un chien [le chien représente ici l'ennemi terrassé] et s'en alla sauter autour desdites chaudières d'un bout de la cabane à l'autre. Étant devant le grand sagamo, il jeta son chien par terre de force et puis tous d'une voix ils s'écrièrent : « Ho, ho, ho », ce qu'ayant fait, [il] s'en alla s'asseoir à sa place. En même instant, un autre se leva et fit le semblable, continuant toujours jusqu'à ce que la viande fut cuite. Or, après avoir achevé leur tabagie, ils commencèrent à danser en prenant les têtes de leurs ennemis, qui leur pendaient par derrière, en signe de réjouissance. Il y en a un ou deux qui chantent en accordant leurs voix par la mesure de leurs mains, qu'ils frappent sur leurs genoux, puis ils s'arrêtent quelques fois en s'écriant : « Ho, ho, ho », et recommencent à danser, en soufflant comme un homme qui est hors d'haleine. Ils faisaient cette réjouissance pour la victoire par eux obtenue sur les Iroquois, dont ils avaient tué quelque cent, auxquels ils coupèrent les têtes qu'ils avaient avec eux pour leur cérémonie. Ils étaient trois nations quand ils furent à la guerre, les Etchemins [aujourd'hui nommés Malécites], Algonquins [ou Anishnabegs] et Montagnais [aujourd'hui nommés Innus], au nombre de mille, qui allèrent faire la guerre auxdits Iroquois, qu'ils rencontrèrent à l'entrée de la rivière desdits Iroquois [rivière Richelieu], et en assommèrent une centaine. La guerre qu'ils font n'est que par surprise, car autrement ils auraient peur et craignent trop lesdits Iroquois, qui sont en plus grand nombre que lesdits Montagnais, Etchemins et Algonquins.

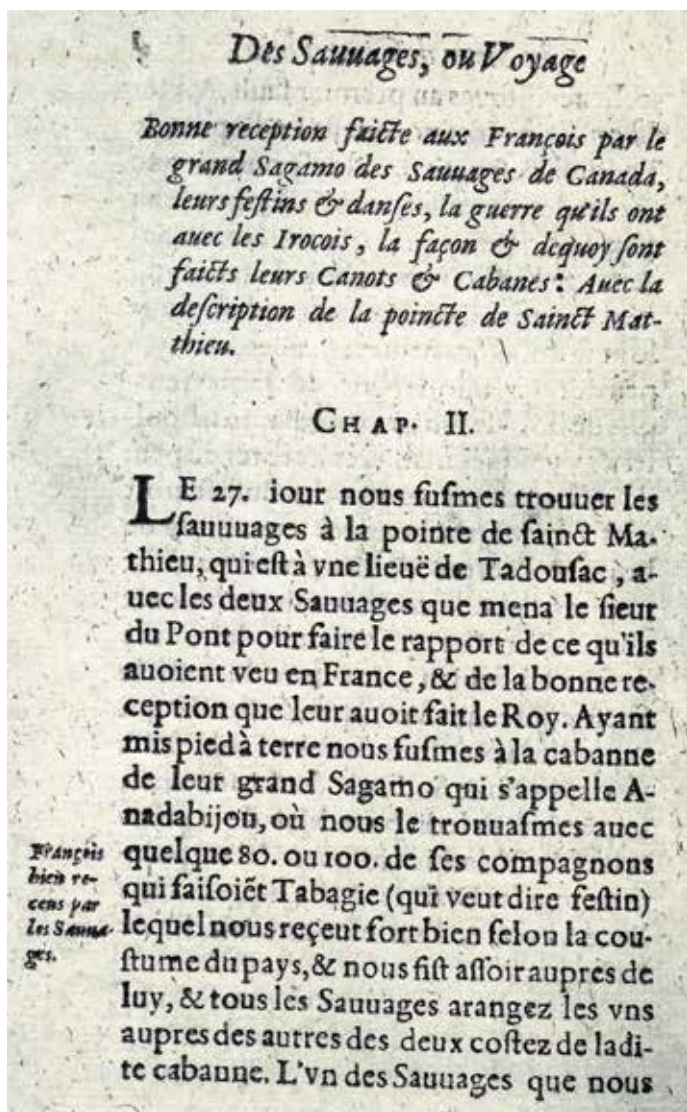
Le 28^e jour dudit mois [de mai], ils se vinrent cabaner audit port de Tadoussac, où était notre vaisseau. À la pointe du jour, leur dit grand sagamo sortit de sa cabane, allant autour de toutes les autres cabanes, en criant à haute voix qu'ils eussent à déloger pour aller à Tadoussac, où étaient leurs bons amis. Tout aussitôt un chacun d'eux défit sa cabane en moins d'un rien et ledit grand capitaine le premier commença à prendre son canot et le porter à la mer, où il embarqua sa femme et ses enfants, et quantité de fourrures. Et ils se mirent ainsi près de deux cents canots qui vont étrangement, car encore que notre chaloupe fut bien armée, si allaient-ils plus vite que nous. Il n'y a que deux personnes qui travaillent à la nage [à

ramer ou pagayer], l'homme et la femme. Leurs canots ont quelque huit ou neuf pas de long, et large comme d'un pas ou pas et demi par le milieu, et vont toujours en amoindrissant par les deux bouts. Ils sont fort sujets à tourner si on ne les sait bien gouverner, car ils sont faits d'écorce d'arbres [écorce de bouleau] appelée bouille, renforcés par le dedans de petits cercles de bois bien et proprement faits, et sont si légers qu'un homme en porte un aisément, et chaque canot peut porter la pesanteur d'une pipe¹⁰. Quand ils veulent traverser la terre pour aller à quelque rivière où ils ont affaire, ils les portent avec eux. Leurs cabanes sont basses, faites comme des tentes, couvertes de ladite écorce d'arbre. [Ils] laissent tout le haut découvert comme d'un pied, d'où le jour leur vient, et font plusieurs feux droit au milieu de leur cabane, où ils sont quelques fois dix ménages ensemble. Ils couchent sur des peaux, les uns parmi les autres, les chiens avec eux. Ils étaient au nombre de mille personnes, tant hommes que femmes et enfants. Le lieu de la pointe Saint-Mathieu, où ils étaient premièrement cabanés, est assez plaisant. Ils étaient au bas d'un petit coteau, plein d'arbres, de sapins et cyprès. À ladite pointe, il y a une petite place unie, qui découvre de fort loin, et au-dessus dudit coteau est une terre unie, contenant une lieue de long, demie de large, couverte d'arbres. La terre est fort sablonneuse, où il y a de bons pâturages. Tout le reste, ce ne sont que montagnes de rochers fort mauvais. La mer bat autour dudit coteau, qui assèche près d'une grande demi-lieue de basse eau.

Archives Nationales du Québec

Texte et édition originaux (extrait) de la première rencontre de Champlain avec les nations autochtones du Saint-Laurent, lors d'une tabagie en 1603 à Tadoussac.

« Des Sauvages, ou Voyage » (extrait)



auions amené commença à faire sa harangue, de la bonne reception que leur auoit fait le Roy, & le bon traictement qu'ils auoient receu en France, & qu'ils s'assuraissent que sadite Majesté leur vouloit du bien, & desiroit peupler leur terre, & faire paix avec leurs ennemis (qui sont les Irocois) ou leur enuoyer des forces pour les vaincre: en leur comptant aussi les beaux Chasteaux, Palais, maisons & peuples qu'ils auoient veus, & nostre façon de viure, il fut entendu avec vn silence si grand qu'il ne se peut dire de plus. Or apres qu'il eust acheué sa harangue, ledict grand Sagamo Anadabijou, l'ayant attentiuement ouy, il commença à prendre du Petum, & en donner audict sieur du Pont Graué de S. Malo, & à moy, & à quelques autres Sagamos qui estoient aupres de luy: ayant bien petunné, il commença à faire sa harangue à tous, parlant pozement, s'arrestant quelque fois vn peu, & puis reprenoit sa parolle, en leur disant, Que veritablement ils deuoient estre fort contents d'auoir sadiete Majesté pour grand amy, ils respondirent tous d'vne voix, *ho ho*, qui est à dire, *ouy ouy*. Luy conti-

*Harangue
de l'un
des Sauua-
ges que
nous auons
remenez.*

*Harangue
du grand
Sagamo.*

NDLR. Dans la série de TFO « *Le Rêve de Champlain* » (2015), basée sur l'œuvre de l'historien D.H. Fisher, on attribue cette affirmation à Champlain sur son lit de mort à Québec, le 25 décembre 1635 :

« *Quand cette grande maison sera faite, nos garçons se marieront à vos filles et nous ne formerons plus qu'un peuple.* »

Champlain aura laissé une marque indélébile sur la tradition orale des Algonquins de la vallée du Saint-Laurent. Dans son autobiographie, Black Hawk, grand chef amérindien des Illinois, parlait vraisemblablement, selon Fisher, de Champlain en disant qu'était venu dans ces temps un « soldat fils du roi, venu en paix. »

Notes de fin

1 Champlain ne portait pas encore la particule « de », n'était pas encore anobli par le roi.

2 Selon la thèse de l'historien David Hackett Fisher, Université de Brandeis, Mass., É.-U., « *Le rêve de Champlain* ». 2008.

3 Op. cit.

4 Ce n'était pas la première fois que des Français emmenaient des Amérindiens en France. L'historien Mathieu D'Avignon relate que le navigateur et pêcheur de Dieppe Jean Aubert fut vraisemblablement le premier à emmener en France sept Béothuks (de Terre-Neuve). Certains historiens pensent également que des pêcheurs auraient pu emmener ou avoir des échanges fréquents avec des Amérindiens, une hypothèse qui pourrait expliquer pourquoi la langue basque est un isolat : elle ne ressemble à aucune des langues européennes. Jacques Cartier, lors de son premier voyage au Kanata (Canada), emmena deux des fils de Donnacona*, Taignoagny et Domagaya. Cartier les ramena lors de son voyage suivant. Les fils parlaient maintenant français et purent lui donner de précieux conseils pour la navigation sur le Saint Laurents.

5 Op. cit.

6 Op. cit. et Samuel de Champlain « *Les Voyages faits au Grand Fleuve Saint Laurents par le sieur de Champlain Capitaine ordinaire pour le Roy en la marine, depuis l'année 1608 iusques en 1612, Paris, 1613.*

Les graphies originales de ces nations sont : Montagnes, Estechemins et Algoumekins.

*Chef amérindien iroquoien de Stadaconé (Québec), 1476?-1536. Les historiens ne s'entendent pas à savoir s'il fut emmené de force ou non par Cartier en France.

<http://ici.radio-canada.ca/radio/profondeur/RemarquablesOublies/Donnacona.htm>